

LES TRANSITIONS DÉMOGRAPHIQUES DE L'ÉCONOMIE DOMESTIQUE EN ÉQUATEUR

Daniel DELAUNAY

Les relations démo-économiques en Equateur seront ici présentées dans une perspective spatiale qui rassemble deux anciens regards sur l'espace équatorien. Le premier portait sur la configuration spatiale de la transition démographique, l'autre enveloppait la géographie agraire* de ce pays fortement contrasté. Associer ces deux analyses conduit à s'interroger sur le contexte agraire de la transition démographique et à examiner l'impact du nombre dans l'évolution des sociétés domestiques. L'observation s'est appuyée sur des outils originaux dont il sera évoqué les difficultés et les promesses.

DE L'USAGE MONOGRAPHIQUE DES RECENSEMENTS

La curiosité qui inspire une anthropologie de la reproduction physique des populations est vite découragée par la myopie de l'observation : la nature et l'inertie des phénomènes démographiques requièrent de longues séries diachroniques au cours de générations complètes ; la rareté des événements vitaux (les décès, les naissances) réclame un grand nombre d'observations. Ces exigences échappent à l'investigation monographique à moins de recourir à des modèles-types de

* La cartographie de l'usage du sol a été élaborée par des chercheurs de l'Orstom, Pierre Gondard, Alain Winckel et Claude Zébrowski dans le cadre d'une convention avec le Ministère équatorien de l'Agriculture et de l'Élevage (M.A.G.). Je les remercie pour leurs patientes précisions sur la localisation et la nature des systèmes agraires.

populations et des méthodes d'ajustement qui écrasent les particularités recherchées ou observées.

Mais déplorons aussi, dans les pays de statistiques incomplètes pour le moins, la préférence donnée aux agrégats nationaux qui estompent le détail régional des différenciations démographiques. Cette dissipation émousse l'analyse de la transition dont on méconnaît les lieux de la diffusion et l'étendue des conséquences.

Paradoxalement, le dilemme entre la monographie et l'inventaire semble découler de la faveur moderne accordée aux enquêtes spécialisées qui se réservent le choix et la mesure des variables. Puisque fondées sur des sondages, elles ne savent détailler la géographie de l'espace démographique alors que leur interprétation factorielle reste ambiguë et incomplète dans le cadre de systèmes interactifs, tels ceux des relations démo-économiques.

En revanche, l'exhaustivité des statistiques vitales et censitaires les prédispose à l'observation spatiale fine d'une précision quasi ponctuelle. L'information qu'ils dispensent sur plusieurs décennies est directement comparable avec celle d'autres inventaires, des ressources naturelles ou socio-économiques par exemple. Les résultats ici présentés, obtenus sans coût supplémentaire de mesure, plaident en faveur d'une exploitation minutieuse des données censitaires.

La mesure

On oppose à l'usage des recensements et de l'état civil la mauvaise qualité de l'information qu'ils procurent, juste raison avancée de leur sous-emploi. Sans rentrer dans le détail des corrections opérées (Delau- nay D., 1985, 1987a, 1987b, 1987c, 1988), disons que, pour les grandes divisions administratives (une vingtaine de provinces), un ajustement selon les méthodes de la discipline était envisageable, encore que délicat. Il demeurerait cependant bien insuffisant pour approcher la finesse du découpage agraire. Les données paroissiales s'y conformaient ¹ mais au prix d'une information plus rare et en partie déformée. En effet, le petit nombre de personnes en certaines unités devenait vite anecdotique et embarrassait l'analyse. On eut recours à des appréciations structurelles, des rapports entre sous-ensembles de la population recensée qui concé- daient une bonne cartographie. En revanche, la rusticité de ces indicateurs se paye à l'interprétation car ils mélangent des phénomènes que l'analyse démographique s'ingénie à dissocier. Ainsi, la carte pa- roissiale des taux de natalité s'avère de lecture difficile du fait de l'apparition erratique des naissances chez les populations peu nombreu-

1. Il existe environ 850 paroisses, un nombre qui varie avec le temps.

ses ; de surcroît, en associant le recensement et les statistiques vitales pour le calcul des taux, on risque d'additionner les carences de l'un et l'autre. Au contraire, le rapport des enfants de moins de cinq ans aux femmes de vingt à trente-neuf ans² (carte n°1) résiste bien aux lacunes des déclarations, celle notamment des très jeunes. Cependant, il amalgame dans une seule mesure la fécondité, la survie des enfants et leurs déplacements. Sa cartographie est néanmoins d'interprétation plus accessible car il traduit bien la capacité reproductive de la population résidante durant les cinq années qui précèdent le dénombrement. De la même manière, le rapport de masculinité aux âges de forte activité procure une description commode de certaines migrations temporaires.

Du découpage paroissial aux systèmes agraires

La seconde limitation de l'information censitaire tient au choix imposé du découpage administratif. Car il serait fondamentalement contestable de déduire de la division paroissiale des résultats concernant, par exemple, les systèmes agraires. L'analyse statistique risque de tomber aveuglément dans ce sophisme quand elle instruit la fécondité des ménages, ou la démographie d'une économie paysanne, sur la foi des données régionales.

Suivre le rythme de la transition démographique dans les sociétés domestiques ne peut se concevoir sur la seule base de l'information censitaire qui ignore, évidemment, les formes sociales de la production. Il fallait un médiateur, ce furent les paysages agraires. La recherche des lieux de la production domestique s'appuya sur les cartes d'utilisation du sol dressées lors de l'inventaire des ressources renouvelables en Equateur (Gondard, 1983-1985, Winckell, Zebrowski, 1977-1986). Les critères retenus par ces auteurs, plante cultivée, taille des parcelles, irrigation... permettaient de reconnaître l'espace agricole de la production familiale et d'évaluer dans les grandes lignes son engagement sur le marché. Il convenait seulement de conserver certaines complémentarités des mises en valeur traditionnelles entre, par exemple, la culture des fonds de vallée (maïs), les produits des terres froides (orge, tubercules) et les parcours d'altitude (páramo) pour le bétail. A l'opposé, les haciendas andines, qui emploient une main-d'oeuvre salariée, se reconnaissaient à leur spécialisation pastorale ou à la taille des champs ; les plantations industrielles à leur production (banane, palme africaine...). On savait que l'arboriculture paysanne (café, cacao) est destinée au marché, de même que le produit du maraîchage ou des vergers.

2. Ces classes d'âges étaient les seules que détaillaient les statistiques paroissiales.

L'observation concrète des systèmes agraires venait opportunément souligner la diversité d'un mode de production domestique que la théorie généralise. Peut-on assimiler les communautés andines reléguées en altitude aux familles isolées qui colonisent les terres vides ? Ce furent parfois les comportements démographiques qui soulignèrent les particularités de certaines d'entre-elles : populations des zones sèches, jardinage des périphéries urbaines, producteurs de l'arboriculture d'exportation...

Restait à en estimer les principales composantes démographiques. Taisons les tâtonnements ³ pour justifier en quelques mots l'intérêt de la gestion informatique des données spatialisées. La vocation des systèmes d'information géographique, dont le logiciel Tigre développé par Marc Souris à l'Orstom, est couramment d'établir des cartes thématiques selon des critères pris à diverses géographies (climat, usage du sol, pente, caractères pédologiques, etc.). Ces banques de données servent la décision mais aussi la recherche en permettant le croisement chiffré de cartographies différentes : les systèmes agraires sont autant de fenêtres au travers desquelles il est permis d'observer l'espace démographique cartographié par divisions administratives. La superficie des terres consacrées à la culture du maïs, par exemple, est immédiatement calculable pour chaque unité administrative ; de même le poids des populations si l'on dispose de leur répartition ponctuelle ⁴. Munis de cet outil, nous avons entrepris l'extrapolation d'indicateurs démographiques pour quelques systèmes agraires choisis. L'estimation fut réalisée en pondérant toutes les données censitaires ou vitales par la fraction de la population paroissiale concernée par le complexe agricole retenu.

La transposition des statistiques démo-économiques à des espaces redéfinis par l'utilisateur constitue un procédé précieux pour une reconnaissance géographique alors affranchie des biais de la division administrative. La qualité de l'extrapolation dépend évidemment de la finesse des découpages ; si cette précision est obtenue, l'estimation vaudra bien celle d'une enquête non exhaustive. On regrettera malgré tout de ne point disposer d'un inventaire actualisé de l'usage du sol pour chaque recensement quand l'espace agricole évolue. Ainsi en est-il de l'extension des fronts pionniers, ceux que l'on observe vers 1980 ne

3. Fut expérimenté le montage manuel des secteurs censitaires pour le système agricole retenu, une tâche qui s'avéra démesurée pour une information parcimonieuse. Une analyse par composantes principale et des classifications automatiques furent aussi conduites pour aider la constitution des systèmes agraires et orienter l'examen de leurs caractéristiques démographiques.

4. Soit une carte de densité par points, ou bien l'inventaire de toutes les localités du pays avec leur population correspondante..

coïncident pas à l'espace exploité par les populations de 1962 dont on sous-estime alors les densités. Notons, dans ce cas précis, que l'essor des défrichements sur forêt ne fausse pas l'extrapolation des taux et rapports qui sont pondérés sur la base de populations exclusivement pionnières.

TRANSITIONS DÉMO-ÉCONOMIQUES

La reconnaissance des formes sociales de la production agricole est donc assez approximative, mais les coupes transversales qu'il nous est donné d'observer dans les structures démographiques ne le sont pas moins ⁵. Ne prétendons pas retrouver, sur la base de ces estimations, une loi de population qui caractériserait un mode de production domestique, d'autant qu'il est aujourd'hui soumis à une explosion démographique unique en son histoire.

La stabilité, loi de population ?

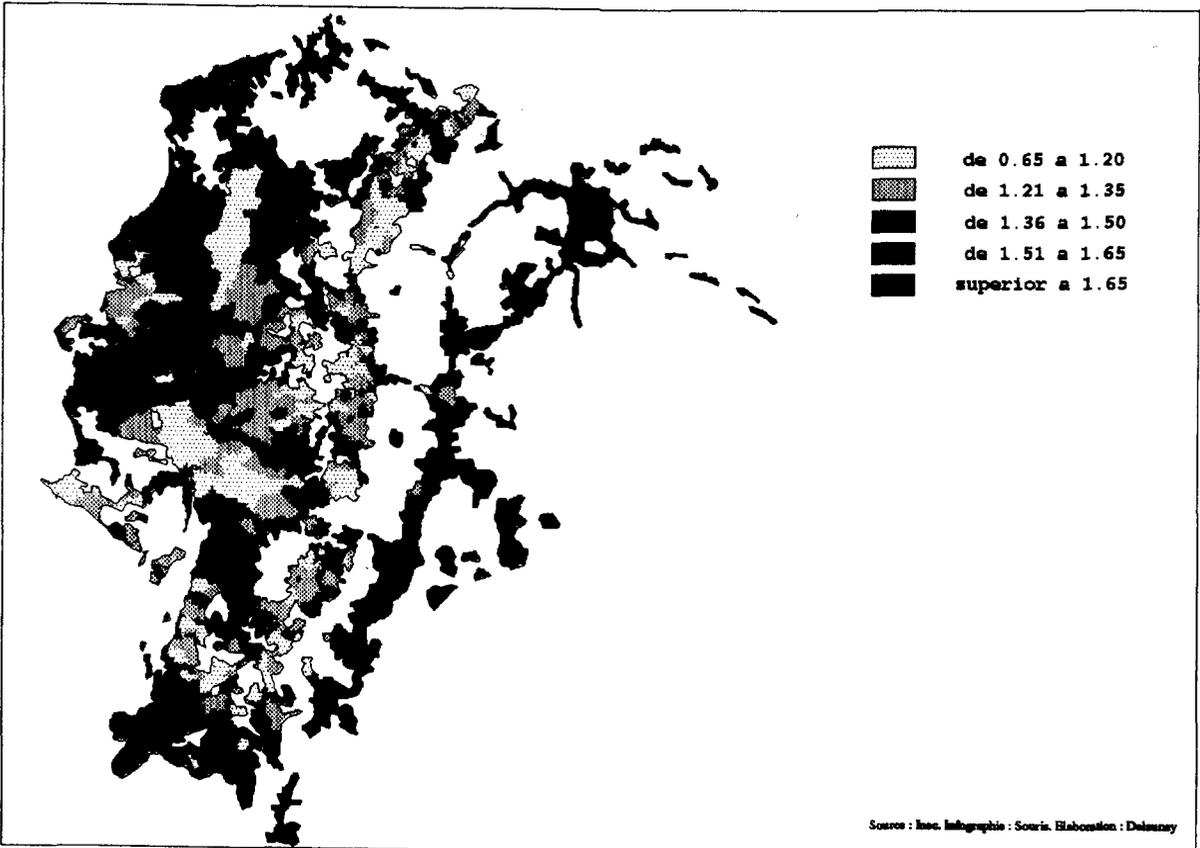
La transition démographique des dernières décennies vient brutalement déranger des sociétés paysannes qui se formèrent dans la stabilité séculaire de leurs structures par âge. Supposons cette stabilité la seule « loi de population » à la fois vécue et recherchée pour perpétuer la formation socio-économique. Il convient, bien entendu, de retenir plus une tendance qu'un principe qui évoluerait entre :

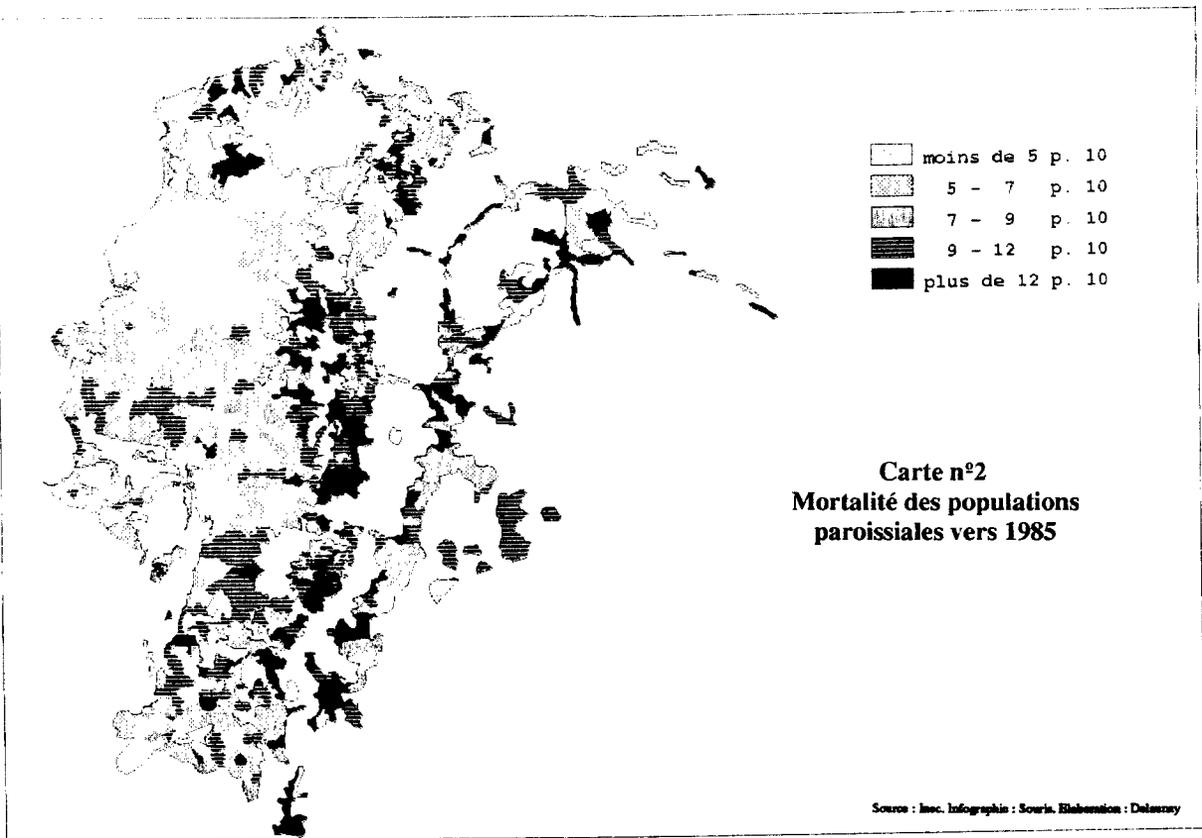
— la reproduction simple des populations (un taux de reproduction nette égal à l'unité) nécessaire au maintien du groupe sur son territoire (population stationnaire) ;

— la reproduction élargie mais homothétique (qui forme des populations stables et non plus stationnaires) où la structure par âge se maintient dans le temps, ou varie peu. Une telle croissance du nombre ne menace pas la stabilité sociale puisque de composition régulière d'une génération à l'autre.

Le groupe s'efforcerait d'atteindre cette stabilité s'il constate qu'elle facilite la transmission régulière des biens et des pouvoirs, afin que les enfants cultivent les terres des parents mais surtout dans le but de préserver l'équilibre des échanges entre générations. La stabilité peut être, souvent imparfaitement, obtenue pour des niveaux différents de la

5. L'analyse longitudinale par génération, qu'il conviendrait de mener pour suivre la reproduction physique d'un groupe, est difficile à mettre en oeuvre à l'échelle d'un pays dont les quelques recensements sont conduits à intervalles irréguliers. Une périodicité décennale faciliterait le suivi de groupes de générations et affinerait l'analyse diachronique des populations domestiques.





Les spectres de Malthus

mortalité et laisser ainsi une certaine latitude à la société pour maîtriser la vie qu'elle contrôle mieux que la mort. Il existe maints exemples de pratiques sociales à cette fin dans les sociétés traditionnelles qui régissent l'âge au mariage, l'accès aux ressources et aux patrimoines, ou bien qui décident de la survie des enfants par l'avortement ou l'infanticide.

On peut alors concevoir que les ruptures principales de la stabilité démographique résultent de l'altération ou de l'évolution des modes de production. Altération quand une économie est brutalement soumise par un groupe prédateur, ou menacée par une conjoncture naturelle néfaste, qui compromettent les moyens de la reproduction physique de ces membres. La conquête espagnole en Amérique latine illustre à l'extrême cette situation pour les sociétés autochtones. Aujourd'hui, ne serait-ce pas la modification des techniques et des manières de produire — souvent capitalistes — qui serait à l'origine de la transition démographique moderne ?

Ayant identifié et localisé les principaux systèmes agraires, il devenait possible de vérifier si le calendrier de la transition démographique se conformait à l'ouverture des économies agricoles familiales vers les marchés des denrées ou du travail. Ici encore la comparaison est floue pour autant que cette transition économique est lente, progressive et revêt une infinité de formes. Elle touche d'abord les activités de production qu'il nous est donné d'observer : cultures de rente, migrations, travail salarié... Ce n'est qu'à un stade avancé du développement capitaliste que les activités de la reproduction humaine sont prises en charge par des entreprises privées ou des institutions publiques par l'allongement de la scolarisation, dans les crèches, par l'assurance sociale ou le recours à l'appareillage ménager et les plats pré-cuisinés... Des tâches qui ont longtemps relevé du domaine familial passent à la sphère marchande.

Les configurations spatiales de la transition démographique

La forte différenciation qui se développe durant la transition révèle une partition de l'espace démographique conforme à l'évolution esquissée. Une première configuration apparaît structurée par des territoires à l'abri des frontières naturelles, politiques ou ethniques, la seconde par les réseaux du flux des marchandises, des signes et des hommes.

Le territoire serait ici délimité par un climat (l'aridité), un relief (les Andes), les formes sociales d'une production (familiale ou latifundiaire). Ainsi, les communautés domestiques géraient-elles des espaces continus dont les frontières devaient leur garantir une reproduction autonome⁶. Le territoire délimite le lieu des équilibres entre les ressources et le nombre des hommes mais ainsi certaines singularités

démographiques associées à telle caractéristique naturelle, une culture, un complexe agraire. De sorte que la marque du milieu naturel ou des pratiques agricoles se révèle plus nettement dans les différences territoriales.

Les réseaux s'immiscent entre ces modules autonomes qu'ils mettent en relation, la structuration « réticulaire » qui en résulte se règle sur le développement des échanges (de biens, de capitaux), selon la division croissante du travail, de la communication des signes et de l'information. On peut y suivre la diffusion spatiale de la transition démographique ainsi que d'étonnantes simultanités dans son calendrier.

La configuration réticulaire de la transition est patente pour la mortalité : les famines et disettes qui naissent sur les territoires voient leurs conséquences amorties par les circuits d'approvisionnement qui achèminent les secours et assurent une distribution plus équitable des vivres. La situation d'un groupe, ou d'une famille, dans le flux des marchandises et de l'argent décide de son accès aux services sanitaires et aux moyens pécuniaires d'en user. La santé emprunte les réseaux sanitaires que construit l'Etat et l'isolement géographique conserve les mortalités anciennes. Particulièrement menacés par les maladies, l'enfant et le vieillard sont aussi ces individus moins mobiles et économiquement dépendants, hors circuit en quelque sorte. Les cartes qui désignent la surmortalité des provinces enclavées le démontre, de même que la hiérarchie urbaine des taux. Vers 1979 en Equateur, l'Enquête Nationale de Fécondité mesure une surmortalité infantile d'environ un tiers pour les populations à l'écart des réseaux de distribution du courrier, mais aussi de l'eau et de l'électricité.

En revanche, les surmortalités associées à l'altitude (celles dues aux maladies respiratoire, aux accidents de la route), la malnutrition, les homicides... présentent de nettes délimitations territoriales. On retrouve de similaires partitions spatiales pour la fécondité quand elles sont induites par les pratiques matrimoniales (l'union libre sur la côte) ou le milieu physique (la fécondabilité serait moindre en haute altitude). Les migrations sont soumises à la sécheresse d'un climat, réglées par certaines traditions. Nous y reviendrons.

Retenons pour notre argumentation la surprenante synchronie de la transition démographique dans l'espace réticulaire équatorien. Dans les lieux au contact du monde, telles les métropoles, les mouvements de la fécondité épousent un calendrier quasi planétaire. Cette simultanité, déjà manifeste à la hausse dans le monde dès 1942, se retrouve de

6. La violente méfiance envers les intrusions du pouvoir central est à l'origine de la médiocre qualité des recensements pour certaines populations indigènes malmenées depuis la colonisation.

manière non moins surprenante à partir de 1964 pour un cycle de déclin. L'infléchissement concernait alors l'Europe avec des écarts de l'ordre d'une ou deux années mais il gagne immédiatement la plupart des pays du Tiers-Monde sous influence occidentale (Chesnais, 1986). Ce calendrier vaut pour l'Amérique latine et précisément en Equateur qui voit sa haute fécondité décrocher à la même date en dépit d'évidents décalages économiques ou culturels. Cependant, cette baisse n'est amorcée que dans les capitales (Quito, Guayaquil) et les régions qu'une prospère agriculture d'exportation ouvre au monde occidental. L'homogénéité urbaine aujourd'hui observée renforce l'argument : les taux de natalité les plus faibles s'observent à des niveaux très proches dans les capitales régionales qui nouent l'espace réticulaire.

Dès lors, l'altérité ancienne et territoriale de l'empreinte démographique tend à s'estomper au contact d'un espace réticulaire fluide et synchrone ; lorsque les logiques reproductives familiales sont infléchies par la circulation de l'argent, confrontées aux signes et valeurs du monde industrialisé que véhiculent l'école ou les réseaux d'information. L'écart alors se creuse entre les régions enclavées à l'abri de leur tradition domestique et cet espace réticulaire de la transition démographique.

LES SOCIÉTÉS DOMESTIQUES

Schématisons la complexité observée des sociétés domestiques en considérant d'abord les populations qui inscrivent plus nettement leurs différences dans l'espace territorial, puis les sociétés davantage engagées dans le lacs des rapports marchands ou salariés. Bien entendu, la distinction joue sur le degré d'insertion dans un espace réticulaire partout ramifié mais selon une densité très inégale, les groupes qu'il ignore étant extrêmement minoritaires ⁷.

Les cartes (n° 5 & 6) des cultures vivrières, comme des densités, dessinent l'espace de l'agriculture familiale. Les régions rurales aujourd'hui les plus denses correspondent aux implantations indigènes d'agriculteurs : la côte occidentale du Manabí et le couloir interandin, des lieux qui pourtant ne sont pas les mieux pourvus en ressources hydriques. La nature a certes forcé cette concentration : les zones d'altitude ⁸, les terrains à la pente excessive ou au climat aride n'accueillent pas plus de deux habitants au kilomètre-carré. Mais le vide en d'autres

7. Les peuples essarteurs de la forêt tropicale humide (Chachi, Achuar,...) seraient les plus épargnés mais leur nombre signifie peu à l'échelle ici retenue ; leur indifférence aux recensements et à l'état civil les rend d'ailleurs invisibles au démographe.

8. Au-dessus de 3500-4000 mètres.

lieux, en Amazonie extrême orientale et sur la côte septentrionale, témoigne encore des strates archaïques d'un peuplement probablement antérieur à la révolution agricole, les essarteurs y exploitent la forêt selon des densités de peu supérieures à celles des chasseurs-cueilleurs (Descola, 1986 : 47).

Mais le milieu naturel ne saurait justifier que, depuis si longtemps, des hommes sans terre n'aient pu accéder à ces terres sans hommes. Ces termes, Claude Morin les applique au peuplement de l'Indoamérique dont la contradiction tient sans doute aux rapports que, au cours des siècles et au gré des demandes commerciales, les haciendas imposent aux communautés indigènes. Jusqu'à l'époque récente des réformes agraires⁹, les terroirs de l'agriculture familiale étaient confinés par des domaines disposant de plus de terres qu'ils ne pouvaient ou ne désiraient mettre en valeur (Morin, 198 : 76). La raison tient essentiellement aux difficultés de la mobilisation d'une main-d'oeuvre domestique réduite par une conquête mortifère et protégée par la Couronne. Accaparer la terre avait le double avantage de réduire la concurrence sur des marchés exigus et de contraindre au travail l'Indien réfractaire. D'ailleurs, les formes de cette mobilisation évoluent au rythme de la reproduction des hommes : le métayage se révèle une solution très avantageuse à l'exploitant latifundiaire dès que la croissance démographique dégage un surplus de bras. L'explosion démographique contemporaine donna une impulsion radicale aux réformes foncières et à l'abolition des formes archaïques du recrutement familial.

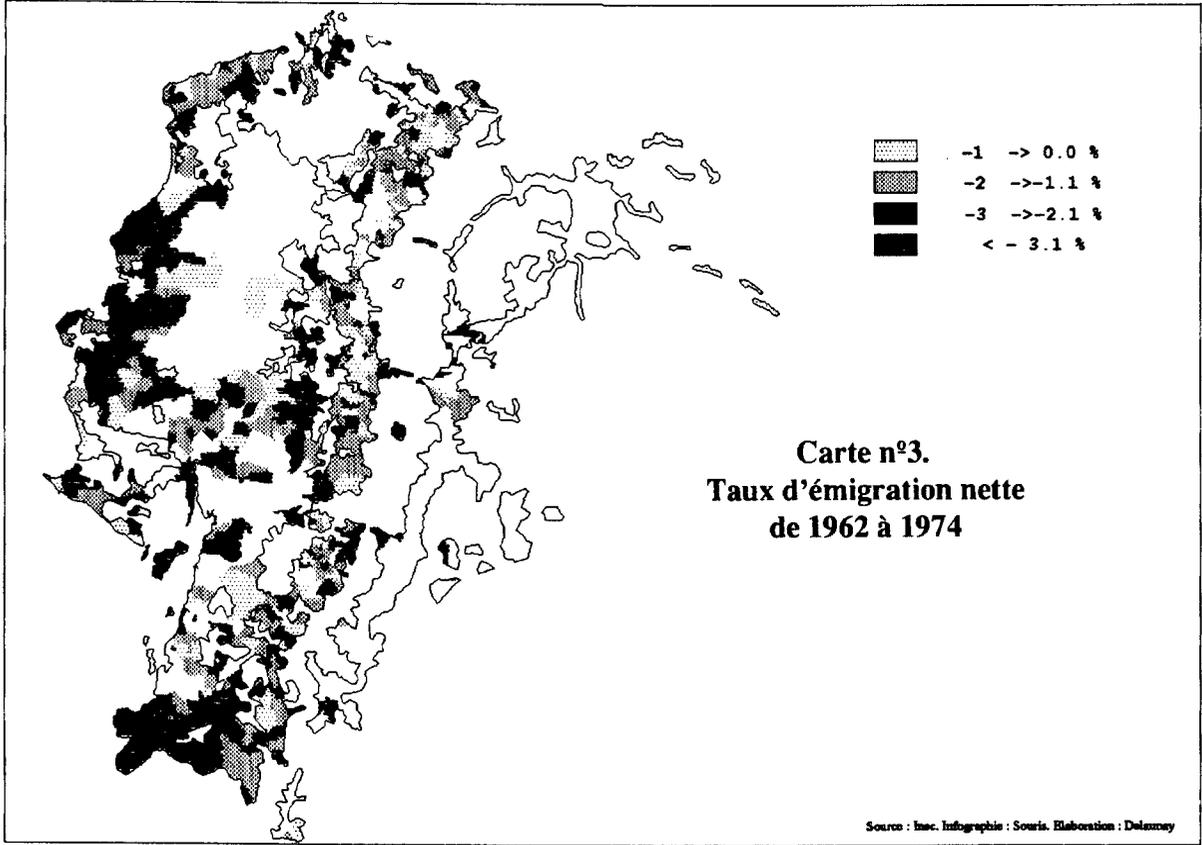
L'empreinte des territoires

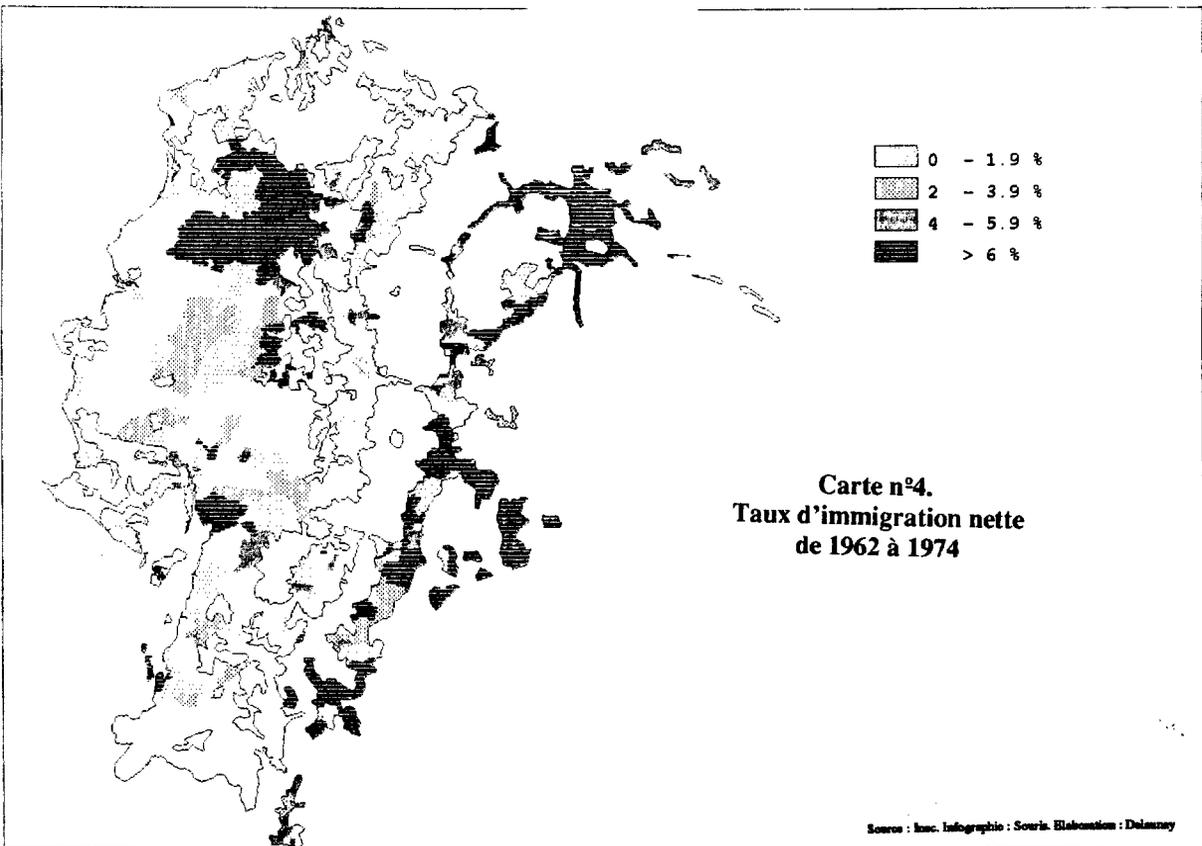
Dans les Andes

Les communautés andines subissent ce rapport homme-terre artificiel dans un couloir interandin, naturellement limité par le relief¹⁰. Les parcimonies du milieu et ces injustices de l'histoire semblent avoir tempéré leur croît démographique : une mortalité élevée, en particulier des enfants, en limite la vigueur qui est elle-même desservie par une fécondité retenue. Dans les Andes d'avant la transition, il fut remarqué

9. En 1964 et de nouveau en 1973.

10. Enserré dans deux cordillères, il laisse peu d'espace au maïs qui végète au-delà de 2800 mètres ; l'orge et la pomme-de-terre s'accommodent mieux de l'altitude, jusqu'à 3500 mètres, au prix d'un cycle végétatif plus long. La répartition de l'eau est aussi injuste que celle de la terre, favorisant souvent les haciendas qui conservent les terres plates, irriguées et mécanisables du fond du couloir. De sorte que l'érosion entame irrémédiablement les sols cultivés par les populations indigènes reléguées sur les pentes.





que les femmes étaient moins prolifiques, d'un enfant environ. Les auteurs (Abelson 1976) envisagèrent le travail intense des Indiennes, l'endogamie de populations isolées, les physiologistes réunirent les preuves d'une réduction de la fécondabilité par anoxémie d'altitude. Conjointement, dans les Andes équatoriennes, Scrimshaw soupçonna des pratiques infanticides. Nous avons pu montrer que les habitudes matrimoniales — l'union libre est rare dans les campagnes andines —, le rapport défavorable des mariables en présence et par suite la fécondité des très jeunes femmes faisaient également la différence.

Ces attitudes émergent d'une situation de rareté, sinon de pénurie, que traduit une mortalité infanto-juvénile excessive, dont l'irrégularité porte la marque des épidémies. La carte n°2 des mortalités paroissiales, en dépit de la couverture statistique médiocre mais partiellement corrigée, désigne précisément l'espace indigène : la région septentrionale d'Otavallo, le centre des Andes, les terres Saraguyo... Elles laissent deviner la condition archaïque d'enfances défavorisées que la malnutrition condamne et que la médecine néglige. Car la pathologie singulière de l'altitude, les maladies respiratoires ¹¹, cache mal les privations qu'imposent les terres hautes. Les observations médicales de Galarza dans les Andes confirment la forte proportion (57 %) d'enfants décédés avant cinq ans qui manifestaient les signes d'une déficience nutritionnelle, apparemment la cause première ou associée de la mort. Cette malnutrition frappe aussi les mères ; associée à l'altitude, elle atrophie le développement intra-utérin de l'enfant. Le froid incite à économiser la chaleur, les maisons manquent d'ouverture, la rareté de l'eau décourage les bains. Les populations andines, surtout infantiles, meurent aussi d'isolement : c'est à la femme ou au guérisseur qu'incombent le diagnostic ¹² et la préparation des remèdes.

L'enfant ne prend une épaisseur affective que passée la fragilité physiologique qui suit sa naissance. Chez ces jeunes défavorisés, les filles le sont plus encore : c'est une atypie surprenante de la mortalité andine équatorienne (par rapport aux normes latino-américaines et côtières) que cette surmortalité du sexe féminin entre un et quatre ans, elle s'atténue peu avec l'allongement de la vie. Schrimshaw avait remarqué que les femmes escamotaient la naissance des filles aînées que la mort n'épargnait pas, les chiffres révèlent une funeste négligence envers le sexe non désiré de l'enfant chez les familles probablement indigentes.

11. La prévalence des bronchites et pneumonies en altitude, quand elles sont bien identifiées, double à peu près les taux observés sur la Costa.

12. Le malade est frotté avec la peau d'un cobaye qui absorbe la maladie révélée par l'interprétation des viscères de l'animal. Voir : Min. de Salud Pública, 1979.

L'émigration répond à la pression du nombre que la transition exacerbe. Les cartes n° 3 & 4 des mouvements migratoires¹³ durant la période intercensitaire de 1962 à 1974 celle des réformes agraires donne la mesure de la redistribution paysanne vers les terres neuves¹⁴, le mouvement partant des terres densément peuplées. Dans les Andes, les zones épargnées correspondent aux alentours urbains, mais la relative modération des flux doit être rapprochée des informations de la carte n°9 du rapport de masculinité. Elle traduit, pour les âges très actifs, un mouvement massif d'hommes vers les plaines et les plantations. Le caractère temporaire des migrations traduit-il l'enracinement territorial de l'indigène, qui le dissuade, même s'il est artisan ou commerçant, d'abandonner définitivement sa micro-parcelle (Dubly & al. -1981)¹⁵ ?

Cet attachement apparaît, à l'observation monographique des migrations, aux spécialisations ponctuelles des flux et des réseaux qu'elles mettent en oeuvre. Existente des villages (A Deleg, Cojitambo) d'une émigration importante vers les Etats-Unis et le Canada. Les observateurs signalent la constance des destinations ou de pratiques commerciales : les habitants de Ambatillo travaillent dans les boulangeries d'Ambato, les Chibuleos vendent de l'ail, certains paysans au sud du río Ambato se sont spécialisés dans le trafic d'alcool... Les migrations temporaires reconduisent la pratique, aujourd'hui atrophie, des relations extra-communautaires de l'indigène avec l'hacienda. Un peu partout dans la Sierra, le recrutement de la main-d'oeuvre domestique pour les récoltes ou les chantiers est conduite par des *enganchadores* qui utilisent à l'occasion la tradition des mobilisations communautaires et les relations de parenté fictives du compéage.

Dans les zones plus sèches

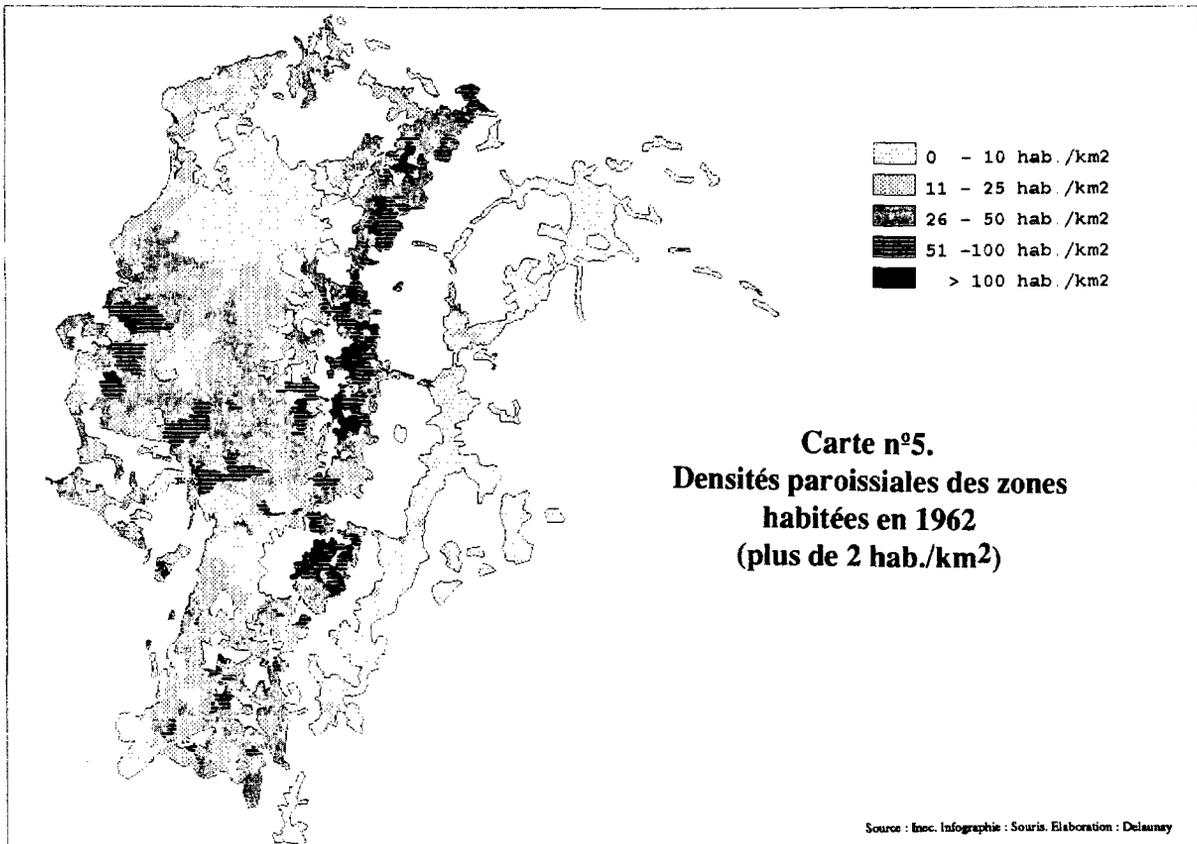
En ce rapide panorama, se singularisent également les anciennes souches du peuplement côtier, traditionnellement concentrées dans les collines sèches du Manabí occidental¹⁶. La force de leur croissance

13. Calculés par la méthode des résidus, sur la base de la croissance naturelle ajustée de chaque province.

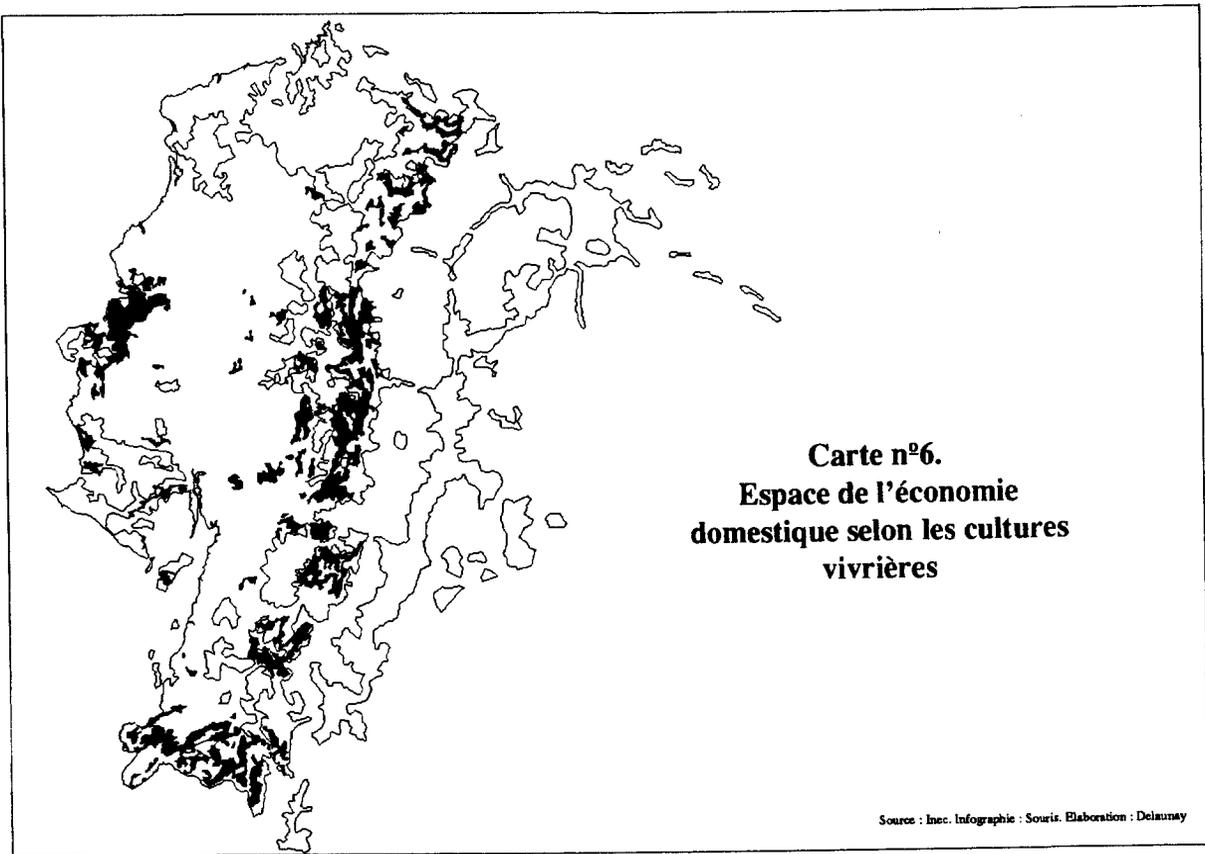
14. Selon les statistiques de la dernière résidence qui mesurent imparfaitement les migrations entre les campagnes, celles-ci bénéficient d'un solde positif, faible il est vrai, qui garde la marque des réformes agraires.

15. Cette remarque serait à nuancer dans la province de Bolivar où traditionnellement les paysans andins exploitaient certaines ressources des piémonts et furent plus enclins à s'y établir.

16. Il existe d'autres populations indigènes qui affirment plus fort leur singularité culturelle (Les Colorado, Chachi...) et plus à l'écart des réseaux mais trop peu nombreux pour se démarquer dans la configuration nationale.



**Carte n°6.
Espace de l'économie
domestique selon les cultures
vivrières**



Source : Inec. Infographie : Souris. Elaboration : Delaunay

démographique et l'ampleur de leur exode (carte n° 3 & 4) les rapprochent des peuples d'une autre contrée semi-aride située dans une large extension accidentée de la province méridionale de Loja. Les cultures vivrières (carte n°6) situées à l'extrême centre-ouest (partie du Manabí) et sud (Loja) du pays précisent la localisation de cette agriculture en majorité familiale.

La première particularité, une croissance naturelle hors du commun, serait séculaire dans le Manabí où l'on sait qu'elle s'affirme vers la fin du XVIIIe siècle (Hamerly, 1973). Ce dynamisme serait à l'origine du repeuplement indigène de la plaine côtière et assurément des densités élevées de cette région. En 1965, on note une fécondité record approchant les neuf enfants par femme qui, comme à Loja et jusqu'au milieu des années soixante-dix, tarde un peu à céder. L'inertie des zones rurales qui la soutiennent peut surprendre dans le contexte climatique défavorable mais de détérioration probablement récente. Ici encore, l'adaptation fut d'abord migratoire.

Une reproduction socialement peu contrariée a été soutenue par une mortalité que les chiffres corrigés signalent de tout temps moindre qu'ailleurs. Les enfants du Manabí, en particulier, bénéficieraient des chances les plus grandes de survie, supérieures à celles des provinces du Pichincha et du Guayas qui abritent les capitales régionales. Il est difficile d'affirmer que l'aridité saisonnière constitue un facteur de salubrité quand elle limite des ressources dont la pénurie devient mortifère les mauvaises années, comme c'est le cas pour les enfants lojanais durant la sécheresse de 1968-69. On ne sait pas si une longue saison sèche et l'isolement des vallées¹⁷ endiguent la transmission des maladies infectieuses et parasitaires ou s'il faut envisager les bienfaits de traditions sanitaires favorables.

Est évidente la réponse migratoire trouvée à cette poussée du nombre dans le contexte d'un déficit pluviométrique, en progression depuis le début des années soixante (Pourut, 1989). L'assèchement a précipité le dépeuplement absolu des parties occidentales de ces provinces selon un gradient dégressif vers le nord-est dans le Manabí, oriental pour Loja. La diaspora de ces deux peuples est notoire, la carte (n°3) des soldes migratoires négatifs de 1962-74 en donne une irréfragable mesure : un taux annuel d'émigration supérieur à trois pour cent n'y est pas loin d'annuler bien souvent la croissance naturelle.

17. Certaines, celle de Vilcabamba en particulier, sont connues pour abriter un nombre exceptionnel de centenaires.

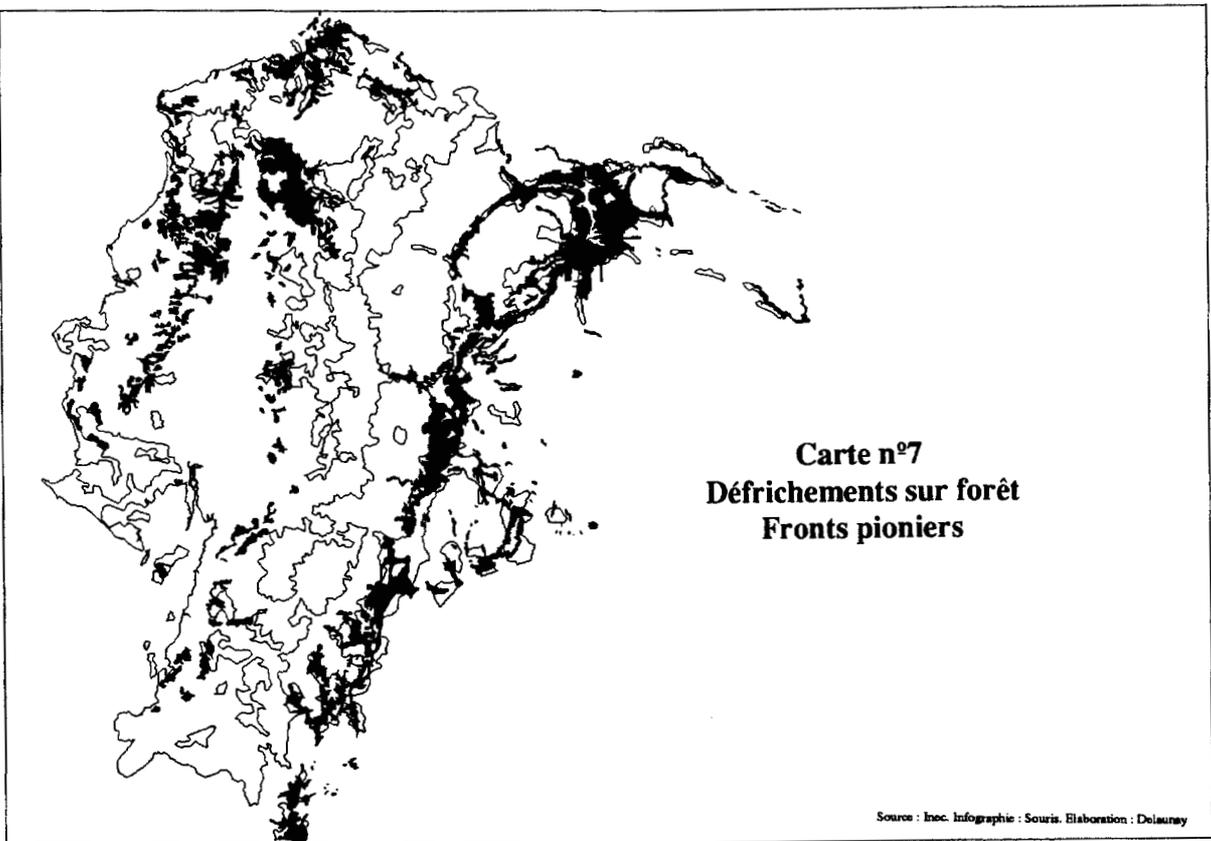
Le statut de la femme

Soulignons combien une croissance confinée par la parcimonie des ressources pénalise l'économie domestique que supporte la femme. Le rapport de masculinité des population rurales (carte n°9) montre la saignée des forces vives de l'économie familiale vers les plantations industrielles et l'arboriculture d'exportation ; elles signalent, par conséquent, les charges qui retombent sur le travail féminin. Les chiffres portent à croire que son statut se ressent de cette responsabilité accrue : les cartes nous montrent que les paysannes travaillent à l'extérieur du foyer là où les hommes sont contraints à l'absence et où les charges éducatives qui pèsent sur l'économie domestique sont les plus lourdes ! Ce travail bien peu « libérateur » ne s'accompagne pas de l'incitation communément supposée en faveur du contrôle de la natalité, du moins dans les campagnes andines. En effet, sa localisation, comme la configuration de l'analphabétisme féminin, se rapprochent de la géographie des hautes fécondités (certaines paroisses du Manabí, Esmeraldas) et surtout des mortalités infantiles excessives (dans le Chimborazo, l'Imbabura...). A quelques exceptions près, dont la province de Loja, les carences éducatives frappent les régions enclavées, à l'écart des prospérités économiques. La cartographie des inégalités sexuelles de l'instruction revêt une connotation également territoriale dont le fond pourrait être culturel. Un fort handicap féminin se situe presque exclusivement dans les Andes. Les grandes villes en tempèrent l'injustice, de même que l'originalité ethnique de Loja et de la vallée du río Mira.

Dans sa précision, cette géographie du statut de la femme nous suggère le secret, peut-être, de la transition démographique : elle semble se conformer à la liberté et la capacité des femmes à contrôler leur procréation et mesurer le respect qui les entoure.

L'engagement marchand

Dans l'Équateur rural en transition démo-économique, l'agriculture industrielle et les haciendas laissent un espace non négligeable à une production familiale orientée vers le marché. Certes l'exception est rare, toutes les économies domestiques s'y trouvent impliquées à des degrés divers, mais celles qui suivent beaucoup plus que les précédentes. Soit que la famille rurale vende le principal de sa force de travail à la ville proche, soit qu'elle cède sur le marché l'essentiel de sa production agricole comme il est fréquent dans la plaine côtière. L'exemple des populations pionnières également évoqué est riche de particularités démographiques.



Les périphéries urbaines de la Sierra

Ce fut une analyse des données par composantes principales qui, dans la Sierra, révéla le comportement singulier des campagnes au contact des capitales andines, celles situées au centre des cuvettes, les *cuenca*, dont la succession compose le couloir inter-andin. Ces périphéries affichent le contraire des zones rurales qui les entourent : solde migratoire légèrement favorable, une mortalité en déclin associée à une fécondité déjà mieux contrôlée à l'instar des villes qui les influencent.

Car à Quito, le maïs pousse entre les maisons des faubourgs, la campagne résiste là où, dans les autres capitales sudaméricaines, les bidonvilles s'étendent. Ces ceintures rurales sous influence urbaine sont résidentielles pour les classes démunies qui y trouvent un habitat à bon marché. Calderón, Zambiza, Llano Chico, Nayon sont autant de paroisses-dortoirs qui fournissent la capitale d'un mouvement pendulaire de travailleurs. Ceux-ci trouvent dans la culture du lopin familial, la résidence rurale de la femme et des enfants, de quoi adoucir une situation précaire sur le marché urbain du travail. Ces flux ne sont pas pris objectivement en compte dans les statistiques censitaires mais les observateurs en rapportent l'importance ¹⁸, ils épargnent aux grandes villes de la Sierra (Quito, Riobamba, Ambato...) les bidonvilles qui ceignent Guayaquil ; dans le bassin du Guayas la sphère marchande a effacé ces réserves domestiques.

Les fronts pionniers

Le peuplement des zones vides s'est amplifié durant les années soixante et soixante-dix au rythme de la transition démographique, des réformes agraires et de l'ouverture de fronts pionniers aux marges de l'exploitation pétrolière. La carte n° 7 résume une graduation de défrichements sur forêt humide menés par une main-d'œuvre en majorité familiale. Elle indique l'ampleur d'un mouvement qui permet d'atténuer les tensions foncières provoquées par la chute de la mortalité sur des terroirs confinés. Les soldes migratoires à ce moment (carte n°3) rendent compte de l'épanchement démographique de la Sierra vers les forêt humides. Une comparaison sur le long terme dévoile néanmoins

18. « A Pedro Moncayo (et probablement à Oton) la migration hebdomadaire du paysan vers Quito est des plus impressionnantes ; le lundi à l'aube partent pas moins de soixante-douze autobus pleins de paysans à destination de la capitale du pays ; le vendredi à la tombée de la nuit on observe le même mouvement mais en sens inverse ». DUBLY (A.) & al, 1981, p. III-30.

un phénomène imprévu : le rétrécissement progressif des zones rurales qui bénéficiaient d'une forte immigration. Le décompte des dernières migrations, qui donnait un avantage global aux campagnes entre 1962 et 1974, révèle un renversement au profit des villes durant la dernière période intercensitaire. La prospérité économique de la fin des années soixante-dix (le boom pétrolier se double d'un flux extérieur de capitaux) détourne vers les capitales les flux migratoires. Fait plus curieux, l'exode émerge dans les régions autrefois pionnières, telles les vallées affluentes du versant occidental de la cordillère septentrionale. Un peu partout, les taux témoignent du renversement du mouvement avant que ne survienne la saturation des terres. En Amazonie, la vague de colonisation se maintient (encore que réduite en termes relatifs), mais elle se déplace vers les franges orientales et au profit des régions de l'extraction pétrolière. L'image d'une onde est ici suggestive, une fois passée, elle laisse place à un exode modéré, notamment dans les couloirs de la pénétration ancienne vers les terres basses.

Le phénomène annonce-t-il l'essoufflement des fronts pionniers parce que fléchissent les incitations gouvernementales ou les pressions démographiques ? On peut y voir la préférence des colons pour l'exploitation extensive qui privilégie la rémunération du travail sur des terres à bon marché. Contentons-nous d'en souligner quelques fondements démographiques.

Les prédispositions natalistes de l'économie domestique se trouvent subitement confortées par la disponibilité de terres qui appelle au renforcement de la main-d'œuvre familiale : les fronts pionniers conservent, à ce jour, une fécondité élevée, naturelle. Le renouvellement des hommes est de surcroît activé par la structure atypique de ces populations de colons où sont nombreux les adultes en âge de procréer et que la mortalité épargne. La nuptialité des femmes y est favorisée par la présence majoritaire des hommes. La carte n° 1 souligne la forte composante infantile¹⁹ dans les paroisses situées à la marge des zones forestières sous-exploitées. Il en résulte un dynamisme naturel propre qui alimente la vague de peuplement, de nouveaux colons partent des zones d'occupation antérieure vers les terres neuves.

Mais encore, le groupe des colons ne gère pas les croissances démographiques à la manière des communautés traditionnellement plus soucieuses de la répartition des ressources entre les producteurs. D'emblée, le nouvel arrivé commercialise le bois pour tenir après un semis à la volée du maïs qui sera autoconsommé. La prairie, vite associée aux cultures vivrières, autorise une capitalisation pastorale sans investisse-

19. Mesurée par le ratio des enfants aux femmes en âge de procréer, ou, plus exactement, de vingt à trente-neuf ans du fait de la limitation des données.

ment notable, sinon en travail. L'arboriculture extensive consolide les rentrées d'argent quand les chemins en supportent la commercialisation. A l'origine minimes, se creusent les disparités entre les colons selon le travail et les sommes investies, d'après la nature de l'exploitation mais surtout en fonction de la proximité au réseau des communications et des circuits commerciaux. On le constate au prix de la terre qui peut décupler si elle est desservie par une route, conformément au besoin d'écouler une production à moindre coût. Les appétits fonciers des plus riches se font pressants comme les intérêts marchands, les dettes. Les flux migratoires se plient à ces disparités : partent les malchanceux vers de nouvelles terres, les villes ou les plantations ; arrivent moins nombreux et mieux nantis des producteurs soucieux d'une exploitation rentable. Si faute de débouchés la région périclité, l'exode devra absorber partie du croît démographique. L'élan pionnier, passé l'investissement de l'infrastructure pétrolière, ne s'essoufflerait-il pas dans l'isolement amazonien ?

L'arboriculture de plantation

Nous l'avons déjà souligné : la prospérité de l'arboriculture d'exportation se lit bien sur les cartes des flux migratoires. L'immigration en général favorise une extension de la vallée du Guayas selon un axe Nord-Sud centré sur Guayaquil, port d'expédition du café, du cacao et de la banane. Cette région abrite un mélange de plantations industrielles et de petites exploitations paysannes presque exclusivement tournées vers le marché et sensible à ces fluctuations et ses contraintes.

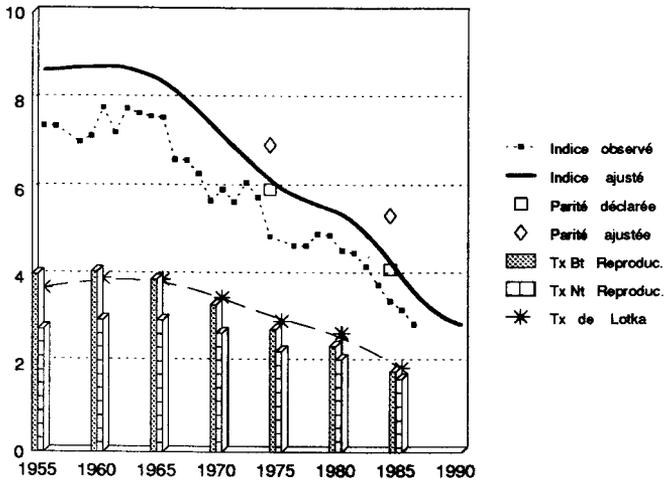
Une telle concordance rappelle que le développement agraire des provinces de Los Ríos et d'El Oro bénéficia d'un irrésistible stimulant démographique. L'immigration masculine y favorisait les unions, de concubins souvent, et venait renforcer une fécondité traditionnellement élevée. Le recul soutenu de la mortalité, alors que la natalité se maintenait vigoureuse jusqu'au milieu des années soixante, a conféré un dynamisme historique à l'agriculture de ces régions.

Mais beaucoup plus surprenante est la rapidité du recul : près de deux enfants en moyenne tous les dix ans depuis l'inflexion de 1965. A ce rythme, la transition vitale ne prendra peut-être que le temps d'une génération. Les enfants des familles nombreuses auront une fécondité moderne et une famille restreinte.

Fait de même significatif, les statistiques donnent un progrès comparable dans les villes et les campagnes. Cette concordance nous rappelle que, dans les deux cas, la logique reproductive est conditionnée par une reproduction marchande de la force de travail. Dans le contexte d'un vif recul de la mortalité, le salariat à la ville, ou sur les plantations, impose

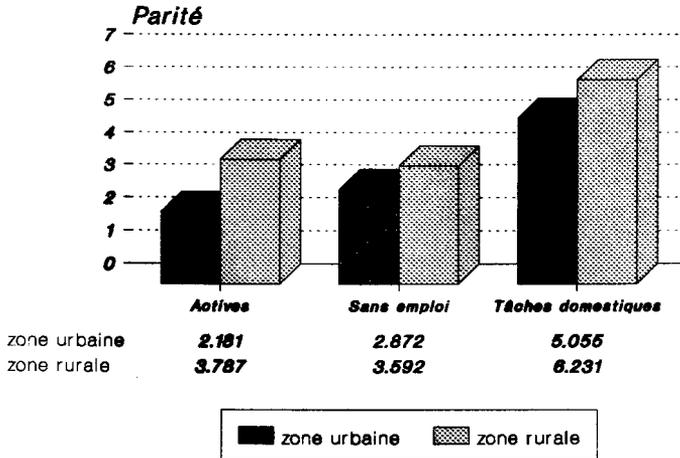
Les spectres de Malthus

Evolution de la fécondité dans la province de El Oro



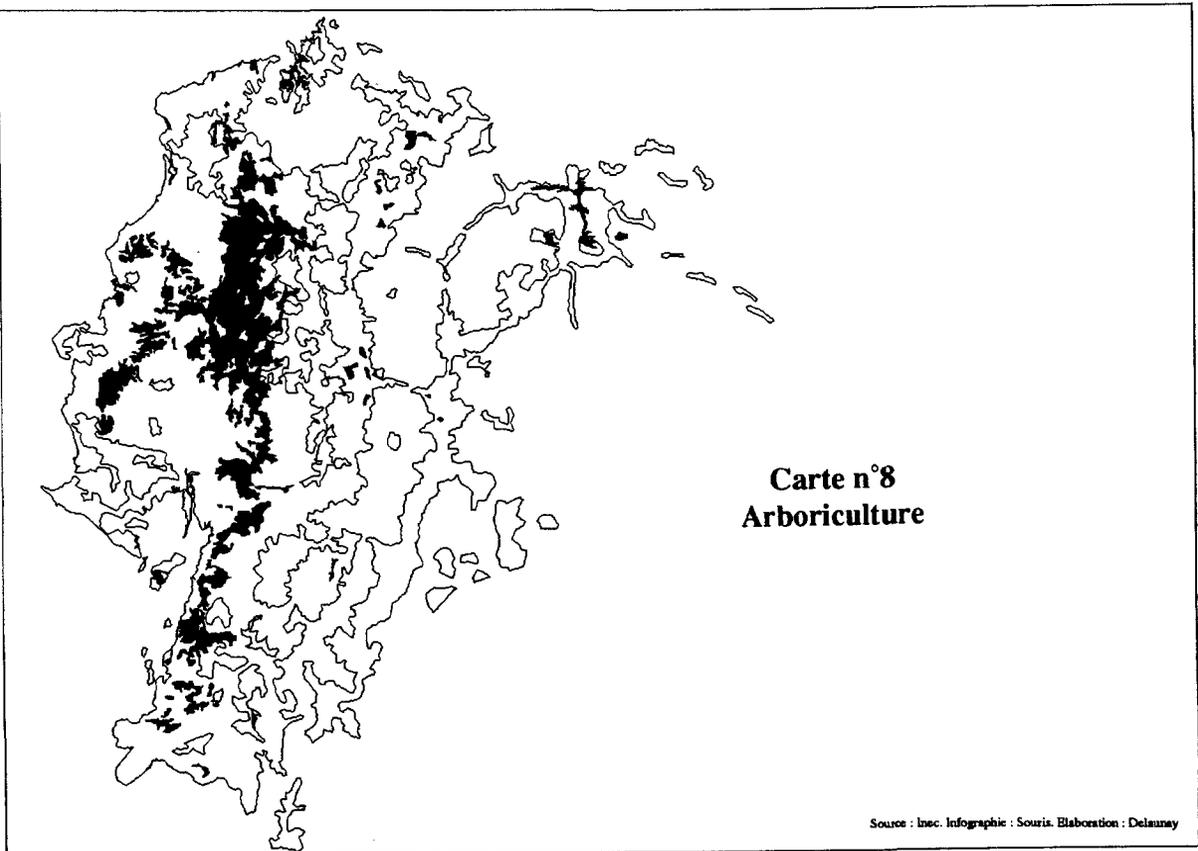
Source Inec, Quito.

La fécondité selon le type d'activité en Equateur, 1982

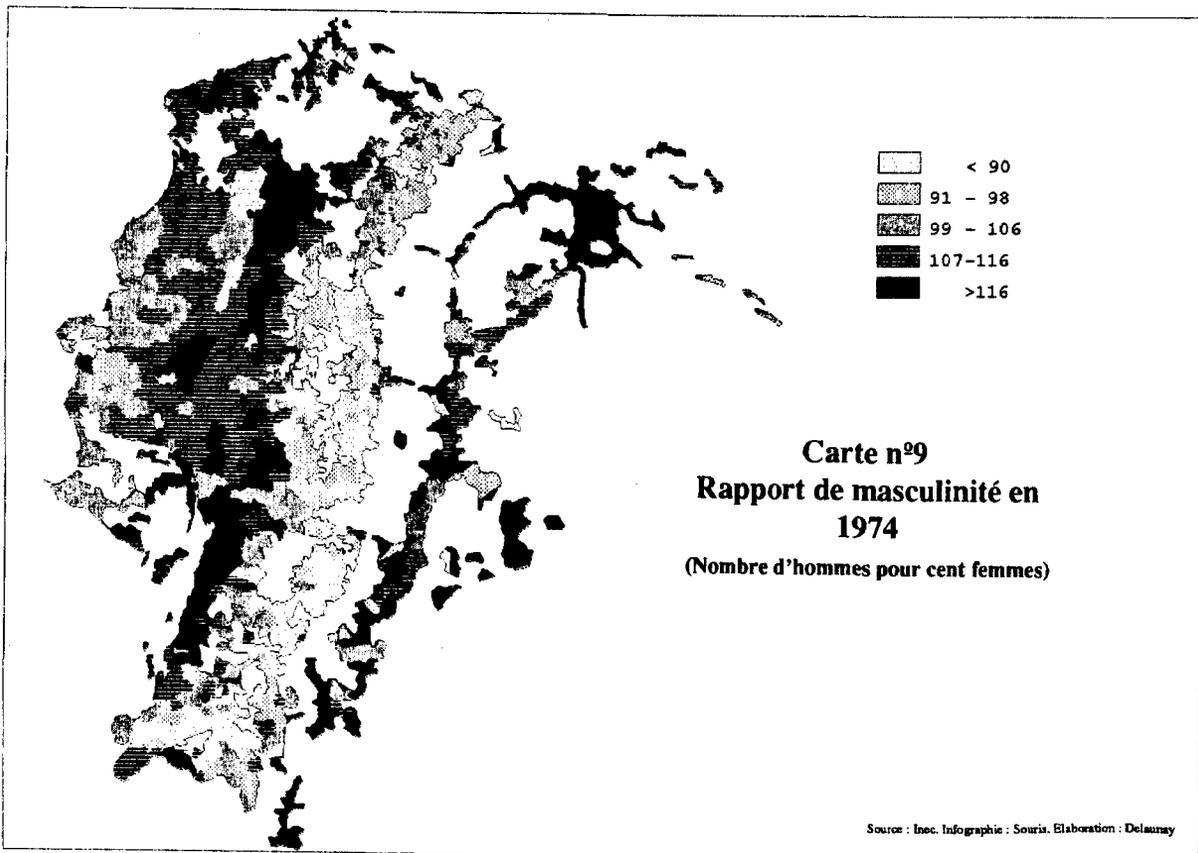


Source Inec, Quito.

**Carte n°8
Arboriculture**



Source : Inec. Infographie : Souris. Elaboration : Delauney



ses restrictions au renouvellement des hommes ; il rompt avec la rationalité des économies domestiques d'où viennent les migrants.

Le reflux du mode de production domestique s'accompagne de l'ouverture des activités féminines sur le marché du travail ; la traduction démographique de cette mutation renforce l'argument qui précède. En effet, la partition de plus de conséquence sur la fécondité s'établit entre les femmes qui travaillent à l'extérieur du foyer et celles toujours dédiées aux tâches domestiques. Les autres catégories sont très en retrait sur le plan statistique (dans le graphique N°2, ne furent distinguées que les femmes sans emploi mais normalement actives). Ce qui confirme la moindre fécondité des épouses employées hors du ménage, c'est la nature domestique de la reproduction : on constate combien les femmes au foyer sont davantage fécondes mais aussi que la charge d'une famille nombreuse mobilise toute l'énergie féminine alors indisponible à l'extérieur. Un chiffre domine ces statistiques : en 1982, soit vingt ans après le début d'une fécondité déclinante, les citadines actives ont pratiquement atteint le seuil d'une reproduction simple. A l'opposé, l'économie domestique rurale n'avait, à la même date, que faiblement modifié sa logique reproductive ; la parité y dépassait encore les six enfants.

L'insertion des familles dans le mode de production capitaliste impose une réduction drastique de leur procréation, il ne faudrait cependant pas penser que les villes évacuent toute l'activité domestique, beaucoup s'en faut. Après s'être détournée des activités productives, lui incombe toujours le soin aux enfants. En 1982, la fécondité s'y maintient élevée, près de cinq enfants par citadine au foyer, comme est considérable le travail qui découle de cette sphère non rémunérée de la production.

Conclusion

Soyons honnêtes : l'information interdit d'être beaucoup plus précis dans l'interprétation des relations agro-démographiques. L'indétermination tient à l'échelle temporelle et spatiale que requiert l'examen des lois de population : les formes de la production domestiques sont déduites des paysages agraires, les recensements imparfaits nous distillent des indicateurs rudimentaires pour la maille spatiale observée. Néanmoins, la preuve statistique existe ; en dépit du silence des nombres et des découpages territoriaux inadéquats, elle appuie la plupart des conclusions avancées. Mais l'analyse des données réclame la même prudence car la démonstration est affaiblie par la modeste corrélation des variables entre elles et l'insuffisante contribution des axes factoriels à leur variation totale (moins de 50 % pour les quatre premières compo-

santes) 20. En revanche, l'extrapolation d'indicateurs démographiques pour chaque composante agraire semble la plus sûre si l'on dispose de la répartition très exacte de la population, d'une cartographie fine des données démographiques et de l'appareillage informatique approprié. Ainsi a-t-on pu estimer les surmortalités des populations indigènes d'altitude, le renversement des flux migratoires dans la zone de colonisation, l'évolution du statut de la femme en économie familiale.

Ce point de vue de « l'intérieur » du mode de production domestique vient nuancer le débat ressources-population mené en termes d'agrégats nationaux, ignorant les modalités sociales de la production, la diversité des systèmes agraires...

Chez les communautés indigènes on a retrouvé l'inertie des mouvements séculaires : la natalité traditionnellement contrainte par la parcimonie du milieu décline lentement de sorte qu'une croissance naturelle, ici plus faible qu'ailleurs, reste pratiquement constante sur les trente années observées. Dans ce contexte, c'est surtout la migration qui atténue les effets indésirables du croît des populations — trop nombreuses sur des terroirs étriqués —. La transition migratoire se substitue à la transition vitale aux dépens de l'économie domestique qui supporte des activités reproductives au dessus de ses maigres ressources. Toutes les statistiques en montrent le prix pour la famille et surtout pour la femme, son support en l'absence de l'homme : aux charges éducatives d'enfants survivants plus nombreux s'ajoutent les tâches agricoles et, plus qu'ailleurs, un travail extérieur au ménage pour un brin d'argent. Quand, dès les premières années de leur vie, leur éducation est négligée les petites filles succombent plus que les garçons pourtant moins résistants. L'analphabétisme, et une situation défavorable par rapport aux hommes sont autant d'obstacles à un contrôle de la descendance. Les enfants, de fait trop nombreux pour des adultes absents, sont les premières victimes d'une transition qui tarde.

A l'opposé, (mais il est maintes situations intermédiaires), l'économie de plantation a bénéficié de l'explosion démographique en des terres neuves ; sa fortune s'est nourrie de l'apport de bras prêts au travail, à l'instar des villes aujourd'hui. Dans ce contexte, l'afflux des migrants a pu alléger le poids d'inactifs plus nombreux, enfants et vieillards. Et malgré les antécédents d'une natalité de tout temps très vigoureuse, le déclin de la fécondité y fut étonnamment rapide, peut-être précipité par la crise monétaire des années quatre-vingt. Retenons combien les logiques domestiques cèdent vite devant les coûts d'une

20. Cela tient aux limites de l'analyse quantitative : le choix des variables est trop limité et contestable pour expliquer un phénomène aussi complexe ; et à celles qu'impose le découpage administratif pour observer la géographie agraire.

Les transitions démographiques en Équateur

reproduction marchande de la force de travail, d'une éducation dont la famille attend peu en retour.

Doit-on douter de l'urgence des politiques de population dans le premier cas ? ou de la famille, si c'est l'abandon de l'unité domestique que l'on doit incriminer ? Car il existe une certaine hypocrisie des interventions malthusiennes quand elles se prévalent de leurs succès chez des peuples qui ne les ont pas attendues, en des lieux où la transition vitale va de soi.

Références bibliographiques

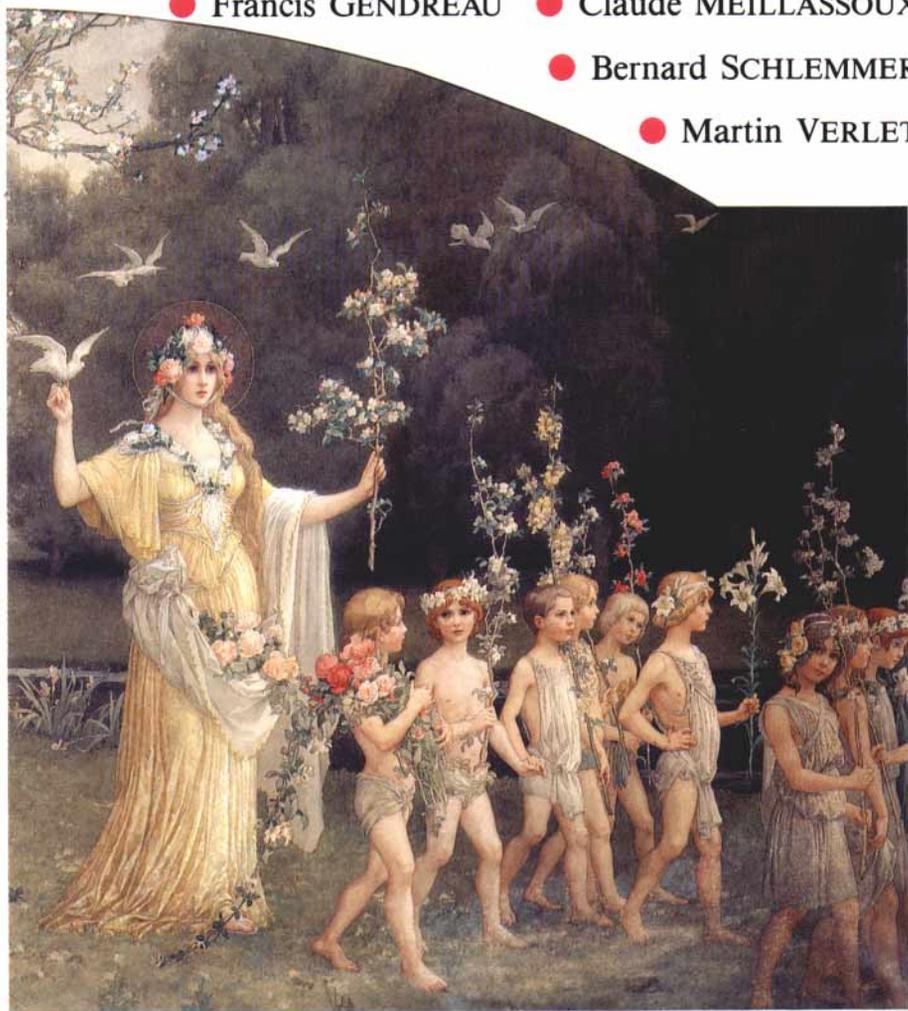
- ABELSON (E. Andrew), 1976, « Altitude and Fertility », in : *Anthropological Studies of Human Fertility*, (BERNICE A. ed.), pp. 83-93, Detroit, Wayne State University Press.
- CHESNAIS (J.C.), 1986, *La transition démographique. Etapes, formes, implications économiques*, Paris, PUF, INED, 580 p.
- DELAUNAY (D.), 1985a, « Demografía en el Ecuador : una bibliografía ». *Documentos de Investigación*, serie Demografía y Geografía de la Población, n° 1, Orstom/Cedig, Quito, 15 p.
- 1985b, « Poblaciones de las parroquias. Ecuador 1950-1982 ». *Documentos de Investigación*, serie Demografía y Geografía de la Población, n° 2, Orstom/Cedig, Quito, 69 p.
- 1987a, « Las migraciones internas en el Ecuador. 1950-1982 ». *Documentos de Investigación*, serie Demografía y Geografía de la Población, n° 4. Orstom/Cedig, Quito, 165 p.
- 1987b, « Ecuador : cartografía de las poblaciones parroquiales ». *Documentos de investigación*, Serie Demografía y Geografía de la Población, n° 5, 40 p, 32 cartes.
- 1987c, « La fecundidad en las provincias ecuatorianas. 1954-1985 ». *Documentos de Investigación*, serie Demografía y Geografía de la Población, n° 6, Orstom/Cedig, Quito, 66 p.
- 1988, « La medida de las mortalidades provinciales en el Ecuador ». *Documentos de investigación*, Serie Demografía y Geografía de la Población, n° 7, Orstom/Cedig, Quito, 162 p.
- 1989, « Espacios demográficos y redes migratorias ». in : LEON et al. « Flujos geográficos en el Ecuador, Intecambios de bienes, personas e información. » *Estudios de Geografía*, vol. 1. Corporación Editora Nacional, Colegio de geógrafos del Ecuador. pp.71-98.
- DESCOLA (Ph.), 1986, *La nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 450 p.
- DUBLY (A.) & al, 1981, *La situación campesina caracterizada en zonas*, Quito, Mag, 1981, pag. var..
- INEC 1980, *Encuesta Nacional de Fecundidad*, Quito, Inec.
- Ministerio de Salud Pública., 1979, « Conocimientos, actitudes y prácticas de salud en áreas urbanas », mimeo, Quito
- GALARZA (J.C.) « Nutrición y embarazo » in : TERAN (ed.) *Nutrición y desarrollo en los Andes ecuatorianos*, Quito, IMSE.

Les transitions démographiques en Équateur

- GONDARD (P.), 1983-1985, *Mapas de uso actual del suelo y formaciones vegetales*, Quito, Mag/Orstom, 10 feuilles en couleur (1/200 000e), 85x60 cm.
- HAMERLY (Michael T.), 1973, *Historia social y económica de la antigua provincia de Guayaquil (1763-1842)*. 212 p., Archivo Histórico del Guayas, Guayaquil.
- MORIN (Claude), 1987, « Des terres sans hommes aux hommes sans terres : les paramètres agraires de l'évolution démographique dans l'Indoamérique (Mexique, Pérou) » in : *Evolution agraire et croissance démographique*, FAUVE-CHAUMOUX (ed.), Liège, Ordina Edition.
- POURRUT (Piere), 1989, « Quelques remarques au sujet des phénomènes climatiques extrêmes observés en Equateur » in : DELAUNAY & PORTAIS (ed.), *Equateur 1986*, pp. 67-83.
- SOURIS (M.), WINCKELL (A.) & ZEBROWSKI (C.), 1989, « Les techniques infographiques appliquées à l'évaluation et à l'utilisation des ressources naturelles renouvelables (l'exemple de la côte équatorienne) » in : DELAUNAY & PORTAIS (ed.), *Equateur 1986*, pp. 107-119.
- SRIMSHAW (Susan C. M.), 1978, « Infant mortality and Behavior in the regulation of Family size », *Population and Development Review*, n° 43, sept. 78, pp. 383-404.
- WINCKELL (A.) & ZEBROWSKI (C.), 1977-1986, *Cartes morpho-pédologiques, d'utilisation actuelle et des paysages végétaux, d'utilisation potentielle*. 14 x 3 cartes MAG/ORSTOM. Quito, 1977-1986.

LES SPECTRES DE MALTHUS

● Francis GENDREAU ● Claude MEILLASSOUX
● Bernard SCHLEMMER
● Martin VERLET



CRSTOM



CRÉD

Francis GENDREAU, Claude MEILLASSOUX
Bernard SCHLEMMER, Martin VERLET

LES SPECTRES DE MALTHUS

**Déséquilibres alimentaires
Déséquilibres démographiques**

Co-édition

EDI (Études et Documentation Internationales)

**ORSTOM (Institut Français de Recherche pour le
Développement en Coopération)**

**CEPED (Centre Français sur la Population et
le Développement)**

EDI
29, rue Descartes
PARIS 1991